Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 33

Artikel: La fenêtre dangereuse
Autor: Beaucourt, Jean / Raucourt, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197698

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Il faudra lui offrir un verre au grand repos; en êtes-vous ?

— Sans doute.

Le caporal revint :

« Cette fois, je suis au clair.... Garde à vous ! »

Il nous indiqua les mouvements à exécuter, puis commanda : « Suspendez,... arme !... »

« Bien... Encore une fois... En attendant que je vous aie montré les mouvements pour remettre l'arme au pied, faites comme vous voudrez... Ça y est ?... Eh bien, voyons... Garde à vous !... Suspendez.... arme !... Repos !

« Maintenant, on va apprendre à remettre l'arme au pied. . Je m'en vais voir encore là, à côté, comment on fait ».

Et ainsi de suite. C'est de cette façon que nous apprîmes le maniement de l'arme.

Malgré le soin que nous prenions pour fuir le soleil, qui nous poursuivait, il commençait à se faire sentir.

« Pardon, caporal, hasarda un soldat, on a rudement soif,... et vous ?

— Je vous crois qu'il fait soif; je ne puis bientôt plus commander.

— Hein !... qu'en pensez-vous, si j'allais vite chercher une bouteille de bière et un verre au café à côté ? On ne le verra pas.

— C'est bon, c'est bon, pas de bétise. Si on était pincé. Un peu de patience, voici bientôt le repos.

L'après-midi, on nous distribua des cartouches, chargées à blanc, et nous fîmes l'école de compagnie, le service de tirailleurs, etc.

Je ne me rendis pas très bien compte de tous ces exercices, je me souviens seulement que nos officiers commandaient, à chaque instant : « Rompez les rangs ! .. A vos rangs ! »

Je me souviens aussi que, après quelques coups, mon fusil en eut assez, paraît-il ; il ne partit plus.

J'en fis l'observation au caporal.

« Alors, ce fusil, qu'est-ce qu'il a ? me demanda-t il. »

— Ma foi, caporal, je ne sais pas.

— Vous l'aurez mal remonté, ce matin ; il y a une pièce qui n'est pas à sa place... Oh ! bien, écoutez, plutôt que d'avoir un malheur, faites seulement semblant de tirer.

Cette parole rassura mes voisins, qui n'étaient plus très tranquilles depuis qu'ils me voyaient en conflit avec mon arme.

A l'issue des exercices, le major passa l'inspection, on nous remit un franc de solde — pour ce que nous avions fait, c'était largement payé, — puis, on nous rendit à nos familles inquiètes.

Cette deuxième journée, passée sous les armes, n'avait point réussi à éveiller en moi la fibre militaire. Je rentrai à la maison bien décidé à tenter l'impossible, s'il le fallait, pour obtenir mon transfert dans un autre corps plus en rapport avec mes aptitudes.

Muni d'un billet que m'avait donné une personne influente et de mon carnet de tir, je me présentai un jour chez le commandant d'arrondissement et lui fis part de mon désir. Il lut la lettre que je lui remis, jeta un coup d'œil dans mon carnet de tir, sourit et me dit :

« Alors, vous ne désirez pas rester dans le landsturm armé ?

— Non, monsieur, si vous le voulez bien.

— Eh bien, reportez au plus tôt vos effets militaires au chef de section.

Bien loin de moi l'intention de faire le moindre tort à l'influence incontestable de la personne haut placée, qui avait bien voulu, dans cette circonstance, me prêter son précieux appui, mais j'ai toujours gardé le sentiment que mon carnet de tir avait eu plus d'effet encore.

Enfin, cela n'a pas d'importance, ma reconnaissance leur est acquise à tous deux, car je suis libéré et c'est là tout ce que je voulais. Je trouvai seulement que l'on m'avait libéré avec trop de facilité, que la formule était un peu brève : « Alors, vous n'en voulez plus ? Eh bien, c'est bon, rentrez chez vous. »

Comment ! j'avais passé deux jours sous les drapeaux, j'avais essuyé, pour le service de la patrie, le feu des plaisanteries et des sourires narquois de mes concitoyens — feu plus désagréable souvent que celui de l'ennemi, — et l'on m'accordait ma démission, là, séance tenante, sans témoignages de regrets, sans remerciements pour services rendus !

Que voulez-vous, en matière militaire, il ne faut pas chercher le sentiment. X.

La soif. — Chez les bêtes, les herbivores consomment beaucoup plus de liquide que les carnivores, car il leur faut une plus grande abondance de sécrétion salivaire et digestive pour entraîner les herbes dont ils se nourrissent. On a calculé qu'un cheval, pour digérer quatre kilos de foin, dépense seize litres de salive.

Chez l'homme, la salive, les sucs gastrique, pancréatique, intestinaux, concourent au fonctionnement du tube digestif; mais une fois engloutis, ils doivent être restitués à l'organisme. De là une soif naturelle qui doit être étanchée.

Les marches prolongées, les exercices violents, l'élévation de la température déterminent des sueurs abondantes. Là encore se révèle un besoin légitime de boire.

C'est une cruelle souffrance que de demeurer altéré sans pouvoir apaiser l'irritation de ses muqueuses. La gorge se sèche, le pharynx s'échauffe, le voile du palais se plisse, la salive se raréfie, la bouche se contracte, la fièvre s'allume et monte, les battements du pouls s'exagèrent, la respiration devient haletante. Les malheureux dévorés par la soif succombent dans le délire, en proie aux spasmes les plus terribles. La science en explique l'horreur par ce fait que la soif n'est pas localisée dans l'arrière-gorge, comme on l'a longtemps prétendu, mais qu'elle est un phénomène généralisé qui intéresse l'organisme tout entier, douloureusement affecté par une certaine déperdition des liquides essentiels.

Il n'est pas facile de convaincre les gens bien portants de s'astreindre aux boissons chaudes pendant l'été. C'est cependant en vertu d'une expérience aussi vieille que le monde que les peuples d'Extrême-Orient ont la coutume de boire du café ou du thé presque brûlant.

On ne peut pas demander à nos contemporains d'Occident de pratiquer une semblable méthode. Mais tout au moins devraient-ils se préserver de l'abus contraire. Plus on absorbe de glace et plus la soif augmente. *(Petit Parisien.)*

En prenant un verre.

CAUSERIE

Les nombreuses sociétés fondées pour lutter contre l'ivrognerie poursuivent un but des plus louables. Personne ne le conteste. On critique seulement certains moyens employés par ces sociétés et surtout les exagérations regrettables auxquelles elles se laissent facilement entraîner. Un peu plus de discernement et parfois un peu moins d'ardeur à la lutte ne leur nuiraient point:

Les tempérants et les abstinents invoquent, en faveur de leur cause, une foule d'arguments. Tous ne sont pas sans réplique. Ainsi, par exemple, au point de vue de l'économie. Jugez plutôt:

J'offrais, l'autre jour, un verre de vin à un ouvrier venu chez moi pour quelques réparations.

Nous devisions de la pluie et du beau temps. Tout à coup, regardant son verre, dont un rayon de soleil faisait étinceler le contenu, le brave homme s'écria :

« Regardez-voi, mossieu, comme c'est beau ! » Puis, avec un sourire de contentement: « ... et puis..., comme c'est bon ! Serait-ce pas dommage de n'en pas boire ? »

— Oui, je suis bien de votre avis ; un verre de vin est toujours agréable ; à condition toutefois qu'on fasse bon ménage.

— Ah ! pour ça, d'accoo, mossieu; mais pour ne pas se chicaner avec la bouteille, y a qu'à ne pas en abuser. Je vous assure, en toute franchise, que j'ai jamais eu d'ennuis de ce côté-là ; ma femme peut vous le dire.

— Ainsi, vous ne faites pas partie d'une société de tempérance ou d'abstinence ? fis-je, souriant.

— Oh ! pour ça non, je ne sais pas pourquoi je serais de la tempérance ; j'en ai pas besoin. Et puis, voyez-vous, mossieu, c'est trop coûteux.

— Comment, trop coûteux ? demandai-je, étonné.

— Mais oui, avec tous ces syphons, ces limonades, ces sirops, ces thés, on dépense beaucoup plus. Nous, on prend trois décis ; si on est deux, un demi, et tout est dit.

« Tenez, mossieu, dimanche dernier on a fait une partie avec quelques amis ; on avait une petite cagnotte à dépenser. Un de ces amis est abstinent. Eh bien, mossieu, je vous assure qu'il nous a plus coûté que s'il avait bu du vin, comme nous. Y n'en finissait pas avec ses sucreries. Et puis, ça ne l'égayait pas ; y semblait toujou qu'y faisait la mine, qu'y n'était pas bien, quoi !

» Aussi, un de nos camarades disait à ce propos, en plaisantant : « Voyez-vous, les amis, tout ce qu'on a payé aujourd'hui pour Joseph — c'est le nom de l'abstinent — c'est tout comme de l'argent qui ne rapporte pas d'intérêt. Y a point de profit ! »

Curieuse statistique.

Le chocolat Menier.

Les journaux français ont annoncé dernièrement la mort du grand industriel parisien Albert Menier, et à cette occasion les *Annales politiques et littéraires* publient une très curieuse statistique sur sa fabrique de chocolat. Nous en extrayons ces quelques détails :

« Sait-on combien de tablettes de chocolat la maison Menier fabrique par jour ? Deux cent cinquante mille. Cela fait pour une année de 300 jours de travail 75 millions de tablettes. On a trouvé que, puisque chaque tablette renferme en moyenne 7 bâtons, chacun suffisant pour un déjeuner, l'usine de Noisiel fournit par an 525 millions de déjeuners.

» Une autre statistique vous apprendra que les tabtettes faites en un jour, étant empilées à plat, atteignent une hauteur dix-sept fois plus grande que la tour Eiffel. D'autre part, on sait que les tablettes de chocolat Menier sont entourées d'une mince feuille d'étain. Un philosophe plein de sens pratique a trouvé que, si les consommateurs jetaient dans une même corbeille cette petite feuille d'étain, le chiffonnier qui l'emporterait au bout de l'année aurait une fortune de 600,000 francs, qui est le chiffre exact que tout ce papier d'argent représenterait. Enfin, dernière statistique : si l'on plaçait bout à bout les 75 millions de tablettes qui représentent la fabrication annuelle de la maison Menier, on obtiendrait un ruban de 13,500 kilomètres, soit 3,375 lieues de longueur, soit beaucoup plus qu'il n'en faut pour traverser le globe terrestre de haut en bas. »

La fenêtre dangereuse.

PAR JEAN BEAUCOURT

Le doux et pur printemps, qui trouble si perfidement les jeunes âmes et ravive les vieux cœurs, avait, depuis quelques jours, remis aux soins de l'été la destinée de ses œuvres ; juin faisait miroiter son auréole d'or pâle sur les toits parisiens ; les marronniers des jardins et des promenades étendaient, comme pour se rapprocher les uns des autres, leurs lourdes branches constellées de fleurs.

Partout, dans les rues, allaient et venaient de radieux visages, desquels un rayon de soleil avait, pour un instant, écarté toute tristesse. La grande cité semblait avoir pris un air nouveau et le moindre petit rien, entrevu à travers ce souffle tiède et embaumé de la nature qui s'éveille, suffisait à rattacher à la vie l'âme la plus désolée. De tous les côtés, les fleurs s'épanouissaient, et, comme elles, le cœur de Fernand Dubois s'ouvrait au véritable amour

C'était l'heure à laquelle la journée est terminée pour les modestes travailleurs. Fernand Dubois quittait son atelier de menuiserie de la rue de Rennes et regagnait son logis de la rue de Varenne, s'isolant au milieu du grand brouhaha des passants et des cris des camelots mêlés aux disputes provoquées par les encombrements de voitures. Il ne s'était pas laissé entraîner, ce soir-là, par ses camarades, à la partie de «*zanzibar*» qui précédait régulièrement leur retour au logis.

Non, le «zanzibar» n'avait plus d'attrait pour lui, pas plus que ses compagnons avec lesquels il avait commis de si grosses farces; la moindre station chez un marchand de vin lui était devenue odieuse; il n'aimait décidément plus que la solitude. Et il y avait de cela tout près de deux mois. Ses amis l'avaient bien remarqué, avaient voulu s'inquiéter de sa mine qui perdait de jour en jour de sa fraîcheur, à mesure que les fleurs étaient plus fraîches, que les pelouses des squares devenaient plus vertes; mais il demeurait fermé à toute question, gardant, pour lui seul, les causes de son changement.

Ce soir-là, les yeux fixés vers l'infini, Fernand Dubois marchait d'un pas hâtif, fiévreux; ses lèvres, par moments, murmuraient des lambeaux de phrases; et soudain, comme prenant une grande résolution, il s'écria:

— Ah! tant pis, je ne puis plus vivre ainsi!... Il faut qu'elle sache que je l'aime... que je... que... Oui, oui, il le faut!

Mais la vue d'une petite échoppe de fleuriste, avec encore quelques bouquets piqués sur de la mousse, ramena un sourire à ses lèvres. Il s'arrêta. Et la fleuriste se fit aussitôt avenante pour offrir sa marchandise.

Fernand aurait eu envie de prendre tout ce qui restait à l'étalage; mais, pas bien riche, il mit un assez long moment à choisir le moins abîmé de ces bouquets, que l'aride soleil de la journée avait quelque peu desséchés, — le bouquet qui parlerait pour lui.

— Ils sont tous pareils, allez, mon beau garçon! prononçait la fleuriste, rendue narquoise par son manège.

Enfin, il en prit un, le paya sans marchander, et continua son chemin, plus tranquille maintenant, ayant même bientôt un petit air de malice...

Fernand avait si rapidement grimpé ses deux étages que, lorsqu'il referma la porte de sa modeste chambrette, il se sentit comme attaché au sol, anéanti par la précipitation des battements de son cœur; mais, assez vite, il se dégagea de cette subite torpeur et se dirigea vers sa croisée ouverte, qui donnait sur une cour étroite! puis, il leva la tête vers une fenêtre située en face de la sienne, à l'étage supérieur, — une jolie fenêtre encadrée de capucines et de volubilis.

Il regarda prudemment, et ayant constaté qu'on ne pouvait le voir, — car, seule, une chaise et une table chargées de vêtements féminins indiquait que l'on devait travailler à cette place, — il effleura le bouquet de timides baisers, puis le lança de telle manière qu'il alla tomber adroitement sur l'ouvrage de sa voisine.

Après quoi, il se dissimula derrière un rideau.

Deux minutes à peine s'écoulèrent, et Fernand vit apparaître le délicieux minois parisien d'une petite ouvrière aux yeux veloutés, au front mangé par des cheveux d'un roux fauve.

Elle aussi, instinctivement, dirigea son regard vers la croisée de son voisin, mais le baissa aussitôt, modestement, sur son travail, qui consistait à soutacher et à broder; alors, seulement, elle apperçut la jolie petite tache fraîche du bouquet de roses qui mettait comme un sourire sur la monotonie de sa besogne.

Un cri de surprise, aussitôt suivi d'une légère révolte de pudeur, s'échappa de ses lèvres; mais un si doux parfum émanait de ses fleurs qu'elle se pencha et les respira.

— Mais je fais mal! se dit-elle... quand elle s'en fut bien embaumée; oui, très mal!...

Et elle rejeta le bouquet sur la table.

Elle devinait bien le coupable de ce méfait; mais pour sa conscience, elle ne voulait pas se l'avouer encore à elle même; et, honteuse de sa faiblesse, elle essaya de prendre une mine courroucée... et ferma violemment sa fenêtre.

Non sans angoisse, Fernand avait observé cette mimique, et il était maintenant tout satisfait de son audace: «elle» n'avait point tout de suite repoussé ses fleurs!

Il pouvait donc espérer!

Aussi, le lendemain, il recommença; mais il ne tarda pas à être puni de tant de hardiesse, — car la fenêtre de la petite passementière demeura close durant plusieurs jours.

Ce fut un désespoir pour le jeune amoureux. Il voulait à tout prix se rapprocher de celle qu'il adorait, et ce n'était décidément pas chose facile. Il savait que la jeune ouvrière, Adèle Berger, était un modèle de sagesse, une sagesse d'autant plus farouche que sa voisine n'avait plus ni père ni mère, ni aucun parent pour la protéger.

— Cependant, je ne puis rester indéfiniment un amoureux platonique! songeait Fernand; il faudra bien qu'elle m'entende un jour!

Et il prit le parti de lui écrire une déclaration, une très brûlante déclaration.

Elle n'y répondit pas.

Il en écrivit une seconde, une troisième...

Et Adèle Berger commença de se sentir attendrie, daigna répondre à ses saluts, à ses sourires, mais d'une façon muette; elle n'entendait pas se reconnaître vaincue si vite que cela!

Malheureusement, la nature passionnée de Fernand, jointe à l'égoïsme ordinaire de l'homme, surtout dans ses plus fortes affections, ne lui permettait pas de rester dans une si muette, une si contemplative adoration, et il risqua un grand coup: la proposition d'un projet de promenade — un dimanche — où ils pourraient, enfin, parler de leur avenir, échanger leurs sentiments...

Car c'était absurde de s'aimer ainsi, sans se connaître autrement que par les yeux et par des chiffons de papier!

Mais c'était trop demander, tout de suite, à Adèle Berger. Elle savait qu'il faut avoir peur de l'amour; et, quoique fort touchée, au fond, par tant d'ardeur, elle redevint soudain sévère pour son adorateur. Et cette fois, ce ne fut plus durant quelques jours qu'il ne la vit plus, mais bien durant deux interminables semaines que sa fenêtre demeura close.

Désespéré, désemparé, ne sachant plus qu'inventer pour reconquérir la confiance de sa chère voisine, Fernand se laissa alors reprendre par ses anciens camarades. Ceux-ci le «blaguèrent», et, lui ayant arraché le secret de son chagrin, lui firent un noir tableau de la vie conjugale, le ramenèrent au cabaret, d'où plus d'une fois il sortit tout ébranlé par l'alcool. Et il arriva que la gentille ouvrière le rencontra ainsi, en rentrant chez elle.

Oh! comme elle s'applaudit alors de sa fermeté!

Il était indigne d'être aimé; il n'était pas celui sur qui elle baserait son existence!...

Mais, pourtant, elle le plaignait avec beaucoup de mélancolie.

— Quel dommage, se disait-elle... Un si beau garçon! si travailleur! si bien capable de faire un gentil mari!... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi se perd-il ainsi?

Et à partir de ce moment, ne craignant plus rien, sûre de son cœur, elle se remit très tranquillement à sa fenêtre pour travailler comme autrefois...

(La fin samedi.)

Lè z'aragnès âo plliafond.

On n'a pas ti la mîma cabosse dein stu mondo! Y'ein a dâi tot malins que sont dâi fins retors et dâi malins greliets; y'ein a dâi simplliets que ne sarionst pas troblliâ dè l'édhie, ni pi ein trovâ âo lé; dâi pésans à quoui l'est prâo ézi dè férè eincrairè que lè laivrès font dâi z'âo, coumeint y'ein a prâo assebin que sont dâi fottus bitès et crayo que l'est dè cllia sorta que y'ein a lo mé.

« Heureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent» dit la Biblia. Don cllião que sont dinse ont dza lâo passeport tot fé po lo Paradis.

Sédès-vo coumeint Rodiet dit à sè valets quand cllião z'iquie font oquiè dè travai, âobin que l'on fé 'na foutaise:

«Eh! tsancre dè demi-tot fous que vo z'ìtès!»

Et no z'autro, quand no dévezeint dè cauquon qu'est on pou bobet, on l'âi baillè totès sortes dè noms assebin; on dit que l'est on mifou, on timbrâ, on tatipotse, on tadié, on tabornio, on bedan, on benet, on pignoufle, on nioque-nioque, on cretin, on tabreluque.

Et y'ein a onco on moué d'autro, kâ on dit assebin dâi dzeins dè cllia sorta que véyont lè sindzo, que l'ont 'na rua dè trâo à lâo relodzo, que battont la breloque, qu'on pâo lâo férè eincrairè que lè pétubllièes sont dâi falots; on lè z'einvouyè preindrè on beliet po Cery et on dit onco que l'ont dâi z'aragnès pè lo plliafond.

Pétrouille, noutron vilho conseiller dè perrotse, n'est ni on tâdié, ni on tabornio, mâ l'est on coo que n'a pas lè mîmo z'idées et que ne fâ jamé coumeint lè z'autro et, dâi iadzo, l'âi preind dâi lubies que font recaffâ bin dâi dzeins.

Coumeint l'est abounâ à cllião gazettes qu'espliquont coumeint faut soigni l'espacette, terrâ lè truffès, provagni et surfatâ lè vegnès d'après lè novallès moûdès, Pétrouille soignè son bin coumeint diont cllião papai, assebin; sè favioulès sont pas plliantaïès coumeint cllião âi z'autro, vouagnè sè tsamps tard, lè z'eimbumeinte avoué 'na mistion que fâ veni dâo défrou et que mécllie permi lo fémé, rebiollè quand lè z'autro ont dza ti fé et, po surfatâ, manigance cein autrameint assebin.

Coumeint vo peinsâ, lè dzeins, que font adé lâo z'ovradzo à la vilha moûda, diont quand lo véyont férè: « Pétrouille est fou! » et dein lo veladzo passè bo et bin po on tot vretabllio tabornio, avoué lè brelairès que l'a. Mâ ne foudrai tot parâi pas allâ lo l'âi derè, kâ vo sariâ bin refé!

Onna demeindze matin que passâvè derrai tsi Tocan, lo valet à stusse doutâvè avoué 'na granta pertse lè tailes d'aragnès que y'avâi pè la grandze et paret que y'ein avâi on moué.

— Eh! te possibllio! dese Pétrouille, n'astou pas vergogne dè laissi veni atant d'aragnès què cein pè ta grandze, te dévrâi cein férè totès lè senannès; n'est pas tsi mé que lè laissèré veni dinse.

— Pou! l'âi repond Tocan, ne grâvont pas; d'ailleu vô mi avâi dâi z'aragnès pè sa grandze que d'ein avâi âo plliafond, coumeint vo!

* *

Truites au bleu, sauce fleur de muscade. — Faites cuire à l'eau salée et acidulée une truite vidée, lavée, mais non écaillée, posez-la sur une serviette, garnissez-la avec des pommes de terre et servez à part une sauce composée de la manière suivante: Faites fondre dans une casserole un morceau de beurre, ajoutez une cuillerée de farine, mélangez bien et délayez avec la quantité nécessaire de cuisson de poisson, pour obtenir une sauce passablement serrée; ajoutez un peu de fleur de muscade et faites bouillir quelques minutes. Passez la sauce et finissez-la avec un filet de Maggi et un jus de citron.

Voulez-vous gagner 50 pour 100? Prenez une pièce de 1 franc, mettez-la dans l'eau forte, laissez-l'y quelque temps et vous aurez bientôt un franc *dissous* (dix sous).

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.
Faire-part.
Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.
Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.